

# Stieg Dagerman

Notre besoin de consolation  
est impossible  
à rassasier

Je suis dépourvu de foi

et ne puis donc être  
heureux,

car un homme qui risque de craindre  
que sa vie  
soit  
une errance  
absurde  
vers une mort  
certaine

ne peut être  
heureux.

Je n'ai reçu en héritage ni dieu, ni point fixe  
sur la terre d'où je puisse attirer l'attention d'un dieu : on ne m'a pas  
non plus légué

la fureur bien déguisée  
du sceptique,

les ruses de Sioux  
du rationaliste ou

la candeur ardente  
de l'athée.

Je n'ose donc jeter la pierre  
ni à celle qui croit en des choses  
qui ne m'inspirent que  
le doute,  
ni à celui qui cultive son doute  
comme si celui-ci n'était pas,  
lui aussi,

entouré de ténèbres. Cette pierre m'atteindrait  
moi-même car je suis  
bien certain d'une chose :

le besoin  
de consolation  
que connaît  
l'être humain  
est impossible  
à rassasier.

En ce qui me concerne, je traque la consolation comme  
le chasseur traque le gibier. Partout où je crois l'apercevoir  
dans la forêt,

## je tire.

Souvent je n'atteins que le vide mais,  
une fois de temps en temps,  
une proie  
tombe

à mes pieds.

Et, comme je sais que  
la consolation  
ne dure que le temps

d'un souffle de vent  
dans la cime  
d'un arbre,

je me dépêche de m'emparer  
de ma victime.

Qu'ai-je alors  
entre  
mes bras ?

Puisque je suis  
solitaire : une femme aimée ou un compagnon  
de voyage malheureux.

Puisque je suis  
poète : un arc de mots que je ressens  
de la joie et de l'effroi à bander.

Puisque je suis  
prisonnier : un aperçu soudain de la liberté.

Puisque je suis  
menacé par la mort : un animal vivant et bien chaud,  
un cœur qui bat de façon sarcastique.

Puisque je suis  
menacé par la mer : un récif de granit bien dur.

Mais il y a aussi  
des consolations  
qui viennent  
à moi sans  
y être conviées

et qui remplissent  
ma chambre  
de chuchotements  
odieux :

Je suis ton plaisir – aime-les tous!  
Je suis ton talent – fais-en  
aussi mauvais usage que de toi-même!  
Je suis ton désir de jouissance – seuls vivent les gourmets!  
Je suis ta solitude – méprise les hommes!  
Je suis ton aspiration à la mort – alors tranche!

Le fil du rasoir  
est bien étroit.

## Je vois ma vie menacée

par deux périls :

par les bouches avides  
de la gourmandise,  
de l'autre  
par l'amertume de l'avarice  
qui se nourrit d'elle-même.

Mais je tiens à refuser de choisir entre l'orgie et l'ascèse,  
même si je dois pour cela subir le supplice  
du gril de mes désirs.

Pour moi, il ne suffit pas de savoir que, puisque  
nous ne sommes pas libres de nos actes, tout est excusable.  
Ce que je cherche, ce n'est pas une excuse à ma vie mais exactement  
le contraire d'une excuse :

le pardon.

L'idée me vient finalement  
que  
toute consolation  
ne prenant pas en compte  
ma liberté est trompeuse,  
qu'elle n'est que  
l'image réfléchie de mon désespoir.

En effet,

lorsque mon désespoir  
me dit :  
Perds confiance,

car chaque jour  
n'est qu'une trêve  
entre deux nuits,

la fausse consolation  
me crie  
Espère,

car chaque nuit  
n'est qu'une trêve  
entre deux jours.



Mais  
l'humanité n'a que faire d'une consolation  
en forme de mot d'esprit :  
elle a besoin d'une consolation qui  
illumine.

Et celui  
qui souhaite  
devenir  
mauvais,  
c'est-à-dire devenir un homme qui agisse comme si  
toutes les actions étaient défendables,  
doit au moins  
avoir  
la bonté  
de  
le remarquer  
lorsqu'il y parvient.

Personne ne peut  
énumérer tous les cas  
où la consolation  
est une nécessité.

Personne ne sait quand tombera le crépuscule et la vie  
n'est pas un problème qui puisse être résolu en divisant

la lumière  
par l'obscurité et  
les jours  
par les nuits,

c'est un voyage

imprévisible

entre  
des lieux  
qui n'existent  
pas.

Je peux,

par exemple,

marcher sur le rivage

et ressentir tout à coup le défi effroyable

que l'éternité lance

à mon existence

dans le mouvement  
perpétuel  
de

la mer

et dans la fuite  
perpétuelle  
du

vent.

Que devient alors le temps,  
si ce n'est

une consolation pour

le fait que

rien

de ce qui est humain ne dure

– et quelle misérable consolation, qui n'enrichit  
que les Suisses !

Je peux rester assis devant un feu  
dans la pièce la moins exposée  
de toutes au danger  
et sentir soudain

## la mort me cerner.

Elle se trouve  
dans le feu,  
dans tous les objets pointus  
qui m'entourent,  
dans le poids du toit et  
dans la masse des murs,

elle se trouve  
dans l'eau,  
dans la neige,  
dans la chaleur et  
dans mon sang.

Que devient alors  
le sentiment humain de sécurité si ce n'est

une consolation pour le fait que la mort  
est ce qu'il y a de plus proche de la vie

– et quelle misérable  
consolation,  
qui ne fait que nous rappeler ce qu'elle veut  
nous faire oublier!

Je peux remplir toutes mes pages blanches avec les plus belles combinaisons de mots que puisse imaginer mon cerveau.

Etant donné que

je cherche  
à m'assurer que ma vie  
n'est pas absurde

et que je ne suis pas seul  
sur la terre, je rassemble  
tous ces mots en un livre  
et je l'offre au monde.

En retour, celui-ci me donne

la richesse,  
la gloire et  
le silence.

Mais que puis-je bien faire  
de cet argent et quel plaisir puis-je prendre à contribuer au progrès  
de la littérature – je ne désire que ce que je n'aurai pas :

confirmation de ce que  
mes mots  
ont touché  
le cœur du monde.



Que devient alors mon talent si ce n'est  
une consolation pour le fait que je suis seul

– mais quelle épouvantable consolation,  
qui me fait simplement  
ressentir ma solitude  
cinq fois plus fort!

Je peux voir  
la liberté  
incarnée

dans un animal qui traverse rapidement une clairière  
et entendre une voix qui chuchote :

**Vis simplement,  
prends ce que tu désires  
et n'aie pas peur des lois !**

Mais qu'est-ce que ce bon conseil si ce n'est

une consolation pour le fait que

**la liberté n'existe pas**

– et quelle impitoyable consolation  
pour celui qui s'avise que l'être humain  
doit mettre des millions d'années  
à devenir un lézard !

Pour finir,

je peux m'apercevoir que

cette terre est une fosse commune

dans laquelle

le roi Salomon,

Ophélie

et Himmler

reposent côte à côte.

Je peux en conclure que le bourreau et la malheureuse jouissent  
de la même mort que le sage,  
et que

la mort peut nous faire l'effet  
d'une consolation  
pour une vie manquée.

Mais quelle atroce consolation  
pour celui qui voudrait voir dans la vie  
une consolation pour la mort !

Je ne possède pas de philosophie

dans laquelle je puisse me mouvoir  
comme  
le poisson  
dans  
l'eau  
ou  
l'oiseau  
dans  
le ciel.

Tout ce que je possède  
est un duel,

et ce duel se livre à chaque minute  
de ma vie

entre les fausses consolations, qui ne font qu'accroître  
mon impuissance et rendre plus profond mon désespoir,  
et les vraies, qui me mènent vers une libération temporaire.

Je devrais peut-être dire :

la vraie car,  
à la vérité,

il n'existe pour moi qu'une seule  
consolation qui soit réelle,

celle qui me

dit que je suis

un homme libre,  
un individu inviolable,  
un être souverain à l'intérieur de ses limites.

Mais

la liberté  
commence  
par l'esclavage

et la souveraineté par la dépendance.

Le signe le plus certain  
de ma servitude  
est ma peur de vivre.

Le signe définitif  
de ma liberté  
est le fait que ma peur  
laisse la place  
à la joie tranquille  
de l'indépendance.



On dirait que j'ai besoin  
de la dépendance pour pouvoir finalement  
connaître la consolation d'être un homme libre, et c'est certainement vrai.

A la lumière de mes actes,  
je m'aperçois que

toute ma vie  
semble n'avoir eu  
pour but  
que de faire  
mon propre  
malheur.

Ce qui devrait m'apporter

la liberté  
m'apporte  
l'esclavage

et les pierres en guise de pain.

Les autres hommes ont d'autres maîtres.

En ce qui me concerne,  
mon talent me rend esclave  
au point de pas oser l'employer,  
de peur de l'avoir perdu.

De plus, je suis tellement esclave de mon nom que  
j'ose à peine écrire une ligne,  
de peur de lui nuire.

Et, lorsque la dépression arrive  
finalement,  
je suis aussi son esclave.

Mon plus grand désir  
est de la retenir,  
mon plus grand plaisir  
est de sentir que  
tout ce que je valais  
résidait dans  
ce que je crois avoir perdu :

la capacité de créer  
de la beauté à partir  
de mon désespoir,  
de mon dégoût et  
de mes faiblesses.

Avec une joie amère,

je désire voir  
mes maisons tomber en ruine  
et me voir moi-même  
enseveli  
sous la neige  
de l'oubli.

Mais la dépression est une poupée russe et,  
dans la dernière poupée,  
se trouvent

un couteau,  
une lame de rasoir,  
un poison,  
une eau profonde et  
un saut dans un grand trou.

Je finis par devenir l'esclave  
de tous ces instruments  
de mort.

Ils me suivent comme des chiens,  
à moins que le chien,  
ce ne soit moi.  
Et il me semble comprendre que

le suicide  
est la seule preuve  
de la liberté humaine.

Mais, venant  
d'une direction  
que je ne  
soupçonne  
pas encore,  
voici que  
s'approche  
le miracle de  
la libération.

Cela peut se produire sur le rivage,  
et la même éternité qui,  
tout à l'heure,  
suscitait mon effroi est maintenant  
le témoin  
de mon  
accession  
à  
la  
liberté.

En quoi consiste donc ce miracle ?

Tout simplement dans la découverte  
soudaine que **personne,**  
aucune puissance,  
aucun être humain, **n'a le droit d'énoncer**  
envers moi des exigences telles  
que mon désir de vivre vienne à s'étioler.

Car si ce désir n'existe pas,  
qu'est-ce qui peut alors exister ?

Puisque je suis au bord de la mer,  
je peux apprendre de la mer.

Personne  
n'a le droit d'exiger

de la mer qu'elle porte  
tous les bateaux,

ou du vent qu'il gonfle  
perpétuellement  
toutes les voiles.

De même,

personne  
n'a le droit d'exiger

de moi que ma vie consiste  
à être prisonnier de certaines  
fonctions.

Pour moi, ce n'est pas  
le devoir avant tout mais : la vie avant tout.

Tout comme les autres hommes,

je dois avoir droit à des moments  
où je puisse faire  
un pas de côté  
et sentir que

**je ne suis pas seulement  
une partie de cette masse**

que l'on appelle  
la population du globe,

**mais aussi une unité autonome.**

Ce n'est  
qu'en un tel instant  
que je peux être libre vis-à-vis  
de tous les faits de la vie qui,  
auparavant, ont causé mon désespoir.

Je peux reconnaître que  
la mer  
et  
le vent  
ne manqueront pas de me survivre  
et que l'éternité se soucie peu de moi.

Mais qui me demande de me soucier  
de l'éternité?

Ma vie n'est courte que si je  
la place sur le billot du temps.

Les possibilités de ma vie ne sont limitées  
que si je compte le nombre de mots ou le nombre de livres  
auxquels j'aurai le temps de donner le jour avant de mourir.

Mais qui me demande de compter?

Le temps n'est pas l'étalon  
qui convient à la vie.

**Au fond, le temps  
est un instrument de mesure  
sans valeur car il n'atteint  
que les ouvrages avancés  
de ma vie.**

Mais tout ce qui m'arrive  
d'important et  
tout ce qui donne à ma vie  
son merveilleux contenu :

la rencontre      avec un être aimé,

une caresse      sur la peau,

une aide      au moment critique,

le spectacle      du clair de lune,

une promenade      en mer à la voile,

la joie que      l'on donne à un enfant,

le frisson      devant la beauté,

tout cela se déroule totalement

**en dehors du temps.**



Car peu importe  
que je rencontre  
la beauté

l'espace

d'une seconde ou

l'espace

de cent ans.

Non seulement

la félicité  
se situe  
en marge  
du temps

mais

elle nie  
toute relation  
entre  
celui-ci  
et la vie.

Je soulève  
donc  
de mes épaules  
le fardeau  
du temps  
et,  
par  
la même occasion,  
celui des performances que l'on exige de moi.

Ma vie n'est pas quelque chose que l'on doive mesurer.  
Ni le saut du cabri ni le lever du soleil ne sont  
des performances.

Une vie humaine  
n'est pas non plus une performance,  
mais quelque chose qui grandit et cherche à atteindre la perfection.

Et ce qui est  
parfait n'accomplit pas de performance :  
ce qui est parfait œuvre en état  
de repos.

de prétendre  
que la mer soit faite  
pour porter des armadas  
et des dauphins.

Il est absurde

Certes,  
elle le fait  
– mais en  
conservant  
sa liberté.

de prétendre  
que l'homme soit fait  
pour autre chose  
que pour vivre.

Il est  
également absurde

il approvisionne des machines  
et il écrit des livres,

Certes,  
mais  
il pourrait  
tout aussi  
bien faire  
autre chose.

## L'important est qu'il fasse ce qu'il fait en toute liberté

et en pleine conscience de ce que,  
comme tout autre détail de la création,  
il est une fin en soi. Il repose en lui-même  
comme une pierre sur le sable.

Je peux même m'affranchir du pouvoir de la mort.  
Il est vrai que je ne peux me libérer de l'idée que la mort  
marche sur mes talons et encore moins nier sa réalité.

Mais je peux réduire à néant la menace qu'elle constitue  
en me dispensant d'accrocher ma vie à des points d'appui  
aussi précaires que le temps et la gloire.

Par contre, il n'est pas en mon pouvoir de rester perpétuellement  
tourné vers la mer et de comparer  
sa liberté avec la mienne. Le moment arrivera où je devrai  
me retourner vers la terre et faire face aux organisateurs de l'oppression  
dont je suis victime.

Ce que je serai alors

contraint de reconnaître, c'est que **l'homme a donné**  
**à sa vie des formes qui,** au moins en apparence,  
**sont plus fortes que lui.**

Même avec ma liberté toute récente  
je ne puis les briser,  
je ne puis que soupirer sous leur poids.

Par contre, parmi les exigences  
qui pèsent sur l'homme,  
je peux voir lesquelles sont absurdes  
et lesquelles sont inéluctables.

Selon moi,  
une sorte de liberté  
est perdue  
pour toujours ou  
pour longtemps.

C'est la liberté qui vient de la capacité de posséder  
son propre élément.

Le poisson possède le sien,  
de même que l'oiseau  
et que l'animal terrestre.

Thoreau avait encore  
la forêt de Walden –  
mais où est maintenant  
la forêt où  
l'être humain puisse prouver  
qu'il est possible de vivre en liberté  
en dehors des formes figées  
de la société ?

Je suis obligé de répondre :  
nulle part.

Si je veux  
vivre libre,  
il faut  
pour l'instant

que je le fasse  
à l'intérieur  
de ces formes.

Le monde est donc plus fort que moi.

A son pouvoir je n'ai rien à opposer que moi-même  
– mais, d'un autre côté, c'est considérable.



Car,  
tant que je ne me laisse pas écraser par le nombre,  
je suis moi aussi une puissance.

Et mon pouvoir est redoutable  
tant que

je puis opposer

la force de mes mots

à celle du monde,

car celui qui construit des prisons  
s'exprime moins bien  
que celui qui bâtit la liberté.

Mais ma puissance ne connaîtra plus  
de bornes le jour où je n'aurai plus que le silence pour défendre  
mon inviolabilité,

car aucune hache

ne peut avoir

de prise sur

le silence

vivant.

Telle  
est  
ma seule  
consolation.

Je sais que les rechutes dans  
le désespoir seront nombreuses  
et profondes,  
mais  
le souvenir du miracle  
de la libération  
me porte comme une aile

vers un but qui me donne le vertige :

une consolation  
qui soit plus  
qu'une consolation  
et plus grande  
qu'une philosophie,  
c'est-à-dire  
une raison de vivre.